

Véritable porte-parole de Rio, connue pour sa chanson *Rio 40 graus*, ode à une urbanité mutante, l'égérie de la samba-funk **Fernanda Abreu** fait un retour en force avec son dernier album *Entité urbaine*. L'interprète, carioca par excellence, n'a pas peur des genres. Elle récusé les ghettos, qui font de Rio une ville divisée, entonne la voix des exclus, réclame plus de justice, moins de racisme.

Fernanda Abreu, l'écho de Rio

Pourquoi avoir choisi d'intituler votre dernier album *Entité urbaine*, qu'est ce que cela représente pour vous?

Lorsque je parle d'entité urbaine, je pense mégalopole au sens d'un organisme vivant. Je crois que les villes sont de grandes inventions de l'homme. La ville a une personnalité, une vie propre, une âme, et je crois que l'âme d'une ville, c'est la rue. Une grande ville peut être comparée à un corps humain comme le montrent les termes utilisés en architecture : système circulatoire, tissu urbain, nodules urbains, maladies de la ville. Tout cela confère à la ville une entité à part entière, considérée comme un être humain. Et nous qui vivons dans ces villes, nous passons d'un statut d'être humain à celui d'être urbain. Ce qui implique beaucoup d'informations, beaucoup de gens, beaucoup d'accélération, de mouvements. Cela se reflète dans nos vies, dans notre manière de gérer nos relations, avec une certaine défense et une certaine protection, un comportement quasi individualiste. La ville croît de manière désorganisée, ce qui crée des personnes exclues de la société, cohabitant avec des gens bien installés et ces contrastes génèrent de la violence. Le manque d'opportunité et de perspective engendre des gangs de rue, du commerce d'armes et de drogue, des vols, particulièrement dans les grandes villes.

Comment définiriez-vous la particularité de Rio par rapport à d'autres villes ?

Lorsque l'on vit dans de grandes mégalopoles, quel que soit l'endroit dans le monde, on est un peu dans un processus de "solitude peuplée" comme si on était chez soi, au milieu de plein de gens et qu'à certains moments, on se voyait seul regardant la télévision. A Rio par exemple, les gens pensent tout bas " je vais me protéger dans ma maison, dans mon quartier, avec un garde au bout de la rue, ma fille va étudier dans cette école, tout à côté ". Ils essaient de faire leur vie dans le même endroit, dans leur ghetto. Mon rêve, c'est justement qu'il y ait une circulation libre, que l'on puisse se promener librement dans la rue. Je pense que comme cela, les groupes sociaux pourront vivre dans une plus grande harmonie. Ce jeune qui vit dans la rue à cinq minutes de chez moi fait partie de ma vie. Il faut en avoir conscience, tout comme il faut savoir qu'en ville, il y a une circulation d'informations très riche. Les possibilités d'y rencontrer un nouvel ami, un amoureux, un nouveau partenaire sont très importantes.

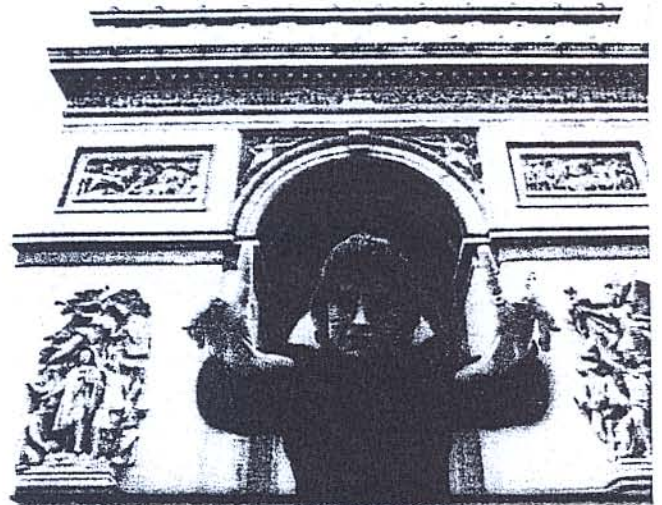


Dans votre musique et dans vos textes vous parlez justement de cette possibilité de faire tomber les barrières sociales ?

Ce que j'essaie de faire à travers ma musique, c'est justement cela, je ne veux pas me ranger du côté des gens qui font de la musique juste pour les favelas ou pour les gens de la zone sud, élitiste. Je pense que ces mouvements "ghettoisés" sont inévitables mais cela m'incommode. Je voudrais pouvoir monter sur une colline où il y a une favela et participer à un bal funk, aller dans la favela Cité de Dieu pour voir un de mes amis sans avoir peur d'être tuée par la police ou les trafiquants. Avec ma musique, justement, j'essaie de dresser des passerelles entre ces mondes.

De manière générale, que pensez-vous des mouvements musicaux revendicatifs dont vous parlez, comme les bals funk mais aussi la samba, le hip-hop qui sont l'expression des gens qui vivent dans des conditions difficiles, que ce soit à Rio ou à Sao Paulo ?

A Rio, ce qui prédomine c'est le funk. A Sao Paulo, c'est le hip-hop, qui est d'ailleurs le plus important au Brésil. A Sao Paulo, la pauvreté se concentre dans la périphérie ce qui n'est pas le cas de Rio où les favelas se trouvent dans la ville même. A Rio, il y a la plage et lorsque l'on regarde en haut, on voit par exemple la favela de Cantagalo. La pauvreté est sous vos yeux. A Sao Paulo, les gens peuvent naître et mourir riches sans avoir une seule fois côtoyée la misère. Alors, des mouvements culturels comme le hip-hop sont très importants pour la reconnaissance de ces personnes. Surtout qu'à une certaine époque, l'art n'était l'apanage que d'une classe moyenne blanche, comme Chico Buarque, Caetano Veloso, Gilberto Gil. Mais petit à petit, les musiques des favelas se sont faites connaître en dehors de leur lieu de création, c'est le cas de la samba, du funk, qui sont sortis de leur marginalisation. Le Brésil doit prendre en compte ce qui est créé dans la pauvreté, car c'est un pays du mélange. Mais il est vrai que le Brésilien a un énorme sentiment d'infériorité. Pour lui, tout ce qui vient de l'extérieur est de meilleure qualité. Alors tous ces mouvements qui viennent des morros tentent de raviver cette estime.



Pour finir, à l'extérieur du Brésil, en France par exemple, ces mouvements comme le hip-hop, les bals funk sont presque inconnus (en dehors de la samba, et de la bossa nova). Comment expliquez-vous cela ?

C'est normal, je pense que c'est seulement une question de temps. La samba et la bossa nova ont commencé à se faire connaître, puis ça a été le tour du tropicalisme. Aujourd'hui on commence à connaître Fernanda Abreu, Lenine, Carlinhos Brown, Planet Hump. C'est comme la musique française que l'on méconnaît totalement au Brésil. Moi, par exemple, en dehors de Charles Aznavour ... Or, je découvre que le rap français a beaucoup de succès ici.

